



BRUNO DUMÉZIL ET LAURENT VISSIÈRE (DIR.)

ÉPISTOLAIRE POLITIQUE II

Authentiques et autographes

Il 2. Tixier – 979-10-231-1082-1





ÉPISTOLAIRE POLITIQUE II

Authentiques et autographes

La question de l'authenticité et de l'autographie se pose aux historiens dans leur travail d'établissement des sources. Or, il s'agit d'une tâche délicate, notamment pour les périodes les plus anciennes, où la préservation de pièces originales résulte du seul hasard. La plupart des lettres connues avant la fin du XIII^e siècle ne nous sont parvenues que sous forme de copies, contemporaines ou tardives, souvent lacunaires ou erronées. La critique de leur authenticité se pose alors de façon traditionnelle, peu différente *a priori* de n'importe quel autre type de sources. Ce n'est que pour les derniers siècles de la période médiévale que l'existence d'importants fonds d'archives et de correspondances originales rend possible une exploitation plus systématique.

Les documents originaux permettent de réfléchir, dans une optique élargie, à une éventuelle mise en valeur des mentions manuscrites venues du détenteur de l'autorité. Toutes ces questions demandent réflexion, et c'est dans la continuité d'un premier volume consacré au *Gouvernement par les lettres* que le deuxième volet du cycle d'études *Épistolaire politique* propose d'étudier cette question cruciale des lettres authentiques et autographes.

Recevoir du courrier n'est pas un acte anodin, car cela prouve d'emblée une position sociale. Lire soi-même une lettre, dit quelque chose de plus : on affiche avec fierté sa maîtrise de l'écriture, son insertion personnelle dans un réseau, et la lettre ouvre en fin de compte des horizons autrement plus fascinants que le paysage qu'on découvre par la fenêtre. Que la lettre reçue soit authentique ou falsifiée apparaît finalement secondaire.

Illustration : Atelier de Rogier van der Weyden, *Un homme lisant*, huile sur chêne, ca 1450, Londres, National Gallery © 2016. The National Gallery, London/Scala, Florence.

ISBN 978-2-84050-990-5



9 782840 509905

SODIS
F387846

27 €

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

ÉPISTOLAIRE POLITIQUE
II



Cultures et civilisations médiévales

collection dirigée par Jacques Verger, Fabienne Joubert et Dominique Boutet

Dernières parutions

De servus à sclavus. La fin de l'esclavage antique (371-918)

Didier Bondue

L'Islam au carrefour des civilisations médiévales

Dominique Barthélemy & Michel Sot (dir.)

Le Texte médiéval. De la variante à la recreation

Cécile Le Cornec Rochelois, Anne Rochebouet & Anne Salamon (dir.)

*Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge. Liber discipulorum en l'honneur de
Philippe Contamine*

Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

*Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne
(vie-xve siècle)*

Nicolas Carrier

L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, viie-viiiè siècles

Dominique Barbet-Massin

Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe

Jana Fantysová-Matějková

Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale?

Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt

Catherine Royer-Hemet

Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres

Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance

Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge
Sébastien Morlet (dir.)

Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave
Olga Khallieva Boiché

Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge

Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Épistolaire politique
II
Authentiques et autographes



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN : 978-2-84050-990-5

PDF GLOBAL : 979-10-231-1075-3

TIRÉS À PART EN PDF :

II 1. Dumezil – 979-10-231-1076-0

II 1. Long – 979-10-231-1077-7

II 1. Vatin – 979-10-231-1078-4

II 1. Dumont – 979-10-231-1079-1

II 1. Otchakowski – 979-10-231-1080-7

II 2. Judic – 979-10-231-1081-4

II 2. Tixier – 979-10-231-1082-1

II 2. Cammarosano – 979-10-231-1083-8

II 2. Marchi – 979-10-231-1084-5

II 3. Gautier – 979-10-231-1085-2

II 3. Preto – 979-10-231-1086-9

II 3. Schnerb – 979-10-231-1087-6

II 3. Vissiere – 979-10-231-1088-3

II 3. Ricci – 979-10-231-1089-0

Mise en page Emmanuel Marc DUBOIS, Issigeac
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

Tél. (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

DEUXIÈME PARTIE

Auteurs et rédacteurs

VRAIE-FAUSSE LETTRE D'UN ÉMIR ALMORAVIDE
À SES TROUPES (1139)

Emmanuelle Tixier du Mesnil

La vraie fausse lettre andalouse qui fait l'objet de cette communication est datée de la fin des années 1130 et semble avoir été rédigée par deux très célèbres secrétaires andalous, deux frères, Abû Marwân et Abû 'Abd Allâh b. Abî al-Khisâl, au nom du souverain almoravide Alî ibn Yûsûf ibn Tashfin. Elle est adressée aux contingents almoravides de Valence pour les blâmer de leurs défaites répétées face à Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon. Le contenu de la lettre cependant dépassa largement les souhaits du souverain almoravide : la virulence du ton et la violence des reproches ont été prises pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire une remise en cause profonde de la domination berbère par des Andalous qui ne s'estimaient plus protégés par ces guerriers almoravides des avancées de la *Reconquista* chrétienne. Lorsque l'émir almoravide se rendit compte de ce qui avait été écrit en son nom, les deux secrétaires furent promptement disgraciés.

Cette lettre est intéressante, car elle pose la question de l'authenticité à plusieurs niveaux ; tout l'intérêt est qu'elle émane véritablement de la chancellerie almoravide, le *diwân al-rasâ'il*, mais qu'elle exprime néanmoins le contraire de ce que l'émir aurait voulu dire. Cette lettre pose la question des véritables auteurs des lettres de chancellerie, et du hiatus qui peut parfois exister entre ce que pense l'émir et ce qu'on lui fait dire, hiatus entre la volonté souveraine et son expression. On connaît la phrase de Grégoire le Grand : « Si nous avons reçu la lettre d'un homme célèbre, il est inutile de chercher à savoir quelle plume a tracé les mots ». Dans le cas qui nous occupe, il est au contraire nécessaire de déterminer qui a vraiment rédigé la missive tant sa signification même diffère selon l'identité de l'auteur. Les spécialistes de l'Occident latin sont fréquemment confrontés à ce type de situation, mettant en scène des secrétaires indéliçats, parfois trop zélés, qui transforment ou travestissent la parole du prince ; les termes du débat se posent néanmoins de façon différente dans le monde islamique. Essentiellement parce que les principaux acteurs de cette histoire sont d'ethnies, de peuples, mais surtout de langues distinctes, et que la maîtrise de ces langues recoupe des enjeux de pouvoir. Regardons d'un peu plus

près cette lettre, ainsi que les conditions de sa transmission avant d'analyser sa signification politique.

Le style de cette lettre datée de 1139 est complexe, maniéré, extrêmement difficile à traduire, propice à tous les contresens.

Ô bande de pleutres aux pensées perfides, votre détermination s'est érodée, et vos forces se sont évanouies, telle une mer qui, en une seule fois, se serait vidée. L'heure est pour vous venue de dire adieu aux plaisirs, et d'être foulés aux pieds. [...]¹

Assurément, vous êtes devenus le centre de toutes les conversations, lors des veillées, et, du matin au soir, la cible des malédictions. Car vous avez allié lâcheté et impuissance ; vous avez préféré affronter vos ennemis de biais, plutôt que de face et les yeux dans les yeux, et leur présenter, – grand bien vous fasse –, vos croupes, plutôt que de leur injecter un venin mortel, comme si, derrière vous, ils étaient montures vous portant [dans votre fuite], et ce avant même que les lances ne fussent pointées vers vous, que la cavalerie ne s'élançât au galop en votre direction, et que vos âmes n'eussent commencé à s'abreuver au bassin du trépas. Vous avez été réduits à n'être plus, pour leurs carnassiers, qu'un troupeau de moutons, un gibier dont leurs crocs ne font qu'une bouchée. Vos revers leur apportèrent la prospérité, et c'est dans vos propres cuirasses qu'ils vous livrèrent combat ; année après année, ils vous firent la guerre, jusqu'à vous tondre, vous laissant plus chauves qu'une outarde, et plus prompts à fuir qu'une autruche. À présent que vous avez rempli leurs mains de vos biens, et leurs vallées d'armes et de chevaux, ils vous ont attaqué au cœur même de vos foyers, et vous ont fait goûter toutes sortes d'outrages ; retranchés derrière vos murailles, vous avez découvert le regret et la désillusion.

Ô avant-garde des Banû Aşfar ! Hommes tout pétris de coquetterie et de pudeur, pourquoi avoir montré tant de répugnance à [vous froter à] leurs détachements, alors que vous étiez – comme Dieu le sait – deux fois plus nombreux qu'eux ? Quelle excuse pourrait-on vous trouver, alors que Dieu a imposé à chacun de vous l'obligation de venir à bout de deux adversaires, par cette parole : « S'il se trouve parmi vous cent hommes endurants, ils en vaincront deux cents² ». Si, dans vos bouches, il n'est question que de nobles actions et d'exploits, force est de constater que seule la vie d'Ici-bas vous importe, avec ses sabres et ses chevaux de race, sa chair abondante, ses montures et chameaux, ses coussins moelleux et ses tentes.

Hélas, quel malheur que de voir le mensonge l'emporter sur la vérité et le cou dénudé surpasser celui orné d'une parure. Vous n'avez point, placés sous la

1 Les trois lignes qui suivent sont obscures.

2 Allusion au Coran, VIII/65.

protection de l'islam, pris le parti de vous montrer zélés [au combat] et de vous repentir. Nous aimerions connaître la raison qui vous a poussés à vous ceindre de sabres indiens, à brandir des lances dures et solides, à enfourcher des purs-sangs si rapides à la course, et à vous emparer d'un territoire si vaste, séjournant hors de vos tribus, bondissant sur vos ennemis, qui vous payaient tribut, et que vous écrasiez de votre morgue, alors que tout, en vous, leur était étranger : votre apparence, votre comportement et votre langue, et qu'ils firent de vous les esclaves du bâton. Vous n'êtes pourtant rien d'autre qu'un groupuscule dénué de toute utilité, mais qui prospère cependant sur leur dos. Quelle étrange négligence de la part, tant de vos jouvenceaux que de celle de vos hommes mûrs, qui se repaissent des fruits de ce pays, mais n'en supportent pas les rigueurs guerrières, qui emportent ce qu'il a de plus beau, mais sont incapables de faire preuve de constance face aux malheurs qui le frappent !

Vous avez dénigré notre pouvoir, et avez œuvré à son démantèlement, et n'était la présence parmi nous de vos parents, qui nous ont humblement suppliés de vous épargner, nous vous aurions prestement renvoyés à votre désert, et aurions purifié la Péninsule de votre transpiration, non sans vous avoir auparavant administré moult châtements, et vous avoir interdit de vous voiler le visage ; car vos turbans dissimulent votre ignominie³, et la fermeté que vous affichez cache en réalité votre impuissance et votre déroute. Cependant, la nature nous ayant dotés d'une patience à toute épreuve, et étant enclins depuis toujours à tenter de réveiller les facultés [de nos gouvernants], nous préférons, plutôt que de vous extirper de nos terres, vous inciter à aiguiser vos lames.

Nous vous exhortons donc à vous comporter comme des aigles, vous qui, sur les champs de bataille, ressemblez à des milans. Perdez tout espoir et prenez garde aux personnes indulgentes que vous avez irritées, au fleuve de patience que vous avez tari, à la poitrine que vous avez serrée dans un étau, au lion que vous avez poussé à sortir de sa tanière. Par Dieu, nous vous en faisons le serment, nous vous avertissons – et un tel avertissement nous absout à l'avance –, que nous mènerons ceux d'entre vous qui s'aviseront de fuir le combat, à l'aiguade du trépas, troquant le fouet contre le sabre, et l'équité dont nous avons fait preuve à votre égard par l'iniquité ; et que celui qui fait défection par lâcheté sache que, croyant échapper à la mort, il n'a fait en réalité que devancer l'heure de son trépas, qu'il a fui l'arène où se tenait le lion courageux et le martyr qui honore les braves pour récolter l'opprobre et l'ignominie.

En revanche, celui d'entre vous qui tombera au combat, ayant avec courage manié sa lance ou son épée, nous le remplacerons auprès de sa famille et de ses

3 Allusion à un vers célèbre d'un poète omeyyade al-Ahtal, fustigeant les *Ansâr* :

enfants, et nous nous ferons les dépositaires du souvenir de ses faits d'armes, et lui restituerons sa dignité. À vous, donc, de choisir ce que vous désirez pour vous-mêmes et votre descendance! Arrachez donc de vos nuques le tissu de l'affront, et que la paix soit sur les protecteurs de l'Islam⁴!

Cette lettre n'est pas extraite d'un fonds d'archives classique qui en aurait conservé la version originale⁵. Elle nous est parvenue, car elle figure dans un manuel d'art épistolaire destiné à former les secrétaires de chancellerie en leur donnant pour modèles les lettres les plus notables, les plus dignes d'être distinguées. Elle se trouve également dans différentes chroniques du XIII^e siècle. La question de son authenticité mérite donc d'être posée, néanmoins la retentissante disgrâce qui frappa ses deux auteurs milite en faveur de son existence. La traduction que nous donnons ici a été effectuée par Brigitte Foulon, maître de conférences en arabe à l'université Sorbonne Nouvelle, spécialiste de poésie arabe d'époque classique, c'est-à-dire de ce qui est généralement le plus difficile à traduire. De son propre aveu, ce texte est presque intraduisible en raison même de la complexité de sa composition. Il est un florilège d'allusions, de métaphores, de références plus ou moins obscures, destinées à n'être comprises que par un groupe restreint d'*happy few*; mais sa complexité s'explique également par le fait qu'il est une marque de fabrique, un morceau de bravoure, l'illustration de ce que doit être l'art épistolaire en al-Andalus.

118

L'art épistolaire, très finement analysé par Bruna Soravia dans un ouvrage composé en collaboration avec Pierre Guichard⁶, s'appelle en arabe la *kitâba*. Le terme de *kâtib* (pluriel *kuttâb*), c'est-à-dire de secrétaire « s'applique à toute personne dont le rôle ou la fonction consistait à écrire ou à rédiger des lettres officielles ou des documents administratifs⁷ ». La *kitâba* est l'office du *kitâb*, et elle est considérée comme l'une des formes les plus nobles et les plus abouties de l'écriture. Les *kuttâb* sont dépositaires d'une légitimité, car ils sont considérés comme les plus grands spécialistes de la langue et de la culture arabes, ce qui n'est pas rien en al-Andalus, terre bien éloignée du vieux cœur oriental de l'Islam, hantée par l'idée d'une acculturation indigène et d'un dépérissement de ses racines arabes.

4 Texte arabe dans Husayn Mones, *Nusus siyâsiya, Revista del Instituto de Estudios Islamicos*, Madrid, s.n., 1955, t. III, p. 114-118. Traduction française de B. Foulon dans *Al-Andalus. Anthologie*, éd. Brigitte Foulon et Emmanuelle Tixier du Mesnil, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2009.

5 En règle générale, en raison d'une gestion tout à fait distincte des archives dans le monde islamique médiéval, peu de lettres indubitablement authentiques nous sont parvenues.

6 Pierre Guichard, Bruna Soravia, *Les Royaumes de Taïfas. Apogée culturelle et déclin politique des émirats andalous du XI^e siècle*, Paris, Geuthner, 2007, chap. X, p. 235-255.

7 Vincent Lagardère, *Les Almoravides. Le djihad andalou (1106-1143)*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 248. Voir également les articles de l'*Encyclopédie de l'Islam* : « Kâtib » et « Kitâba ».

Les *kuttâb* sont donc des intellectuels, mais aussi des fonctionnaires chargés de la rédaction d'actes administratifs et des épîtres officielles. À l'époque de la domination omeyyade, essentiellement aux IX^e et X^e siècles, ces secrétaires étaient recrutés dans la clientèle de la famille régnante, dans les grandes familles de la noblesse arabe; on retrouve ainsi des lignées de *kuttâb*, exerçant la charge de la *kitâba*. Cette véritable institution qu'est la chancellerie andalouse s'inspire ouvertement d'un modèle oriental, d'un modèle abbasside qui s'est développé à la cour des califes de Bagdad. À partir du IX^e siècle, on fait venir à Cordoue les ouvrages déjà classiques de la *kitâba* irakienne. Avec la proclamation du califat omeyyade en 929, on constate un essor des services de la chancellerie, laquelle doit pouvoir représenter le pouvoir souverain auprès de la population comme des autres États. On procède au recrutement de nouveaux *kuttâb*, formés dans plusieurs centres d'enseignement financés par le calife omeyyade; selon Bruna Soravia, « cet essor s'accompagna de l'étude intensive de la tradition linguistique arabe, appuyée sur les grandes *summae* philologiques des III^e et IV^e siècles [IX^e et X^e siècles de l'ère chrétienne], et conduisit à une connaissance approfondie de la tradition poétique et de l'*adab*, notion complexe qui désigne un code général de conduite, un savoir-vivre et un savoir-faire, transmis par un ensemble hétérogène de textes dérivant de traditions culturelles diverses et qui peuvent être caractérisés comme littéraires⁸ ». La *kitâba* suppose effectivement la maîtrise d'un « système élaboré de références culturelles » en liaison avec l'*adab*, c'est-à-dire, les Belles Lettres, ou la culture générale. C'est pourquoi les sources littéraires et biographiques évoquent à partir du X^e siècle les *kuttâb udabâ* (singulier *adîb*, « celui qui pratique l'art de l'*adab* »); c'est ainsi que sont qualifiés nos deux auteurs andalous, au bas de la lettre.

Les *kuttâb* qui figurent dans les répertoires biographiques d'hommes illustres pratiquent un véritable art épistolaire et non une simple technique de rédaction administrative. Leur langue particulière est riche en images, comme l'illustre notre texte; la plupart des formules obscures qui le ponctuent sont autant d'allusions au Coran, à certains *hadiths*, mais surtout à la littérature d'*adab*, celle élaborée en Orient depuis le grand Jahiz⁹. Ces orfèvres de la langue soulignent ainsi la distance qui sépare leur art de la langue commune. Le but est tout à la fois d'affirmer leur appartenance à l'élite politique et la capacité des secrétaires andalous à faire aussi bien que leurs homologues du versant oriental du *dâr al-islâm*.

Sous le règne du deuxième calife omeyyade, al-Hakam (961-976), on fit venir à Cordoue un maître de la *kitâba*, 'Abû Alî al-Qâlî qui introduisit en al-Andalus les classiques orientaux de l'éducation des *kuttâb*, notamment l'*Adab al-Katîb*

8 Pierre Guichard, Bruna Soravia, *Les Royaumes de Taïfas*, op. cit., p. 237.

9 Al-Jahiz (vers 776-vers 867), premier à s'illustrer véritablement dans la prose d'*adab*.

d'Ibn Qutayba¹⁰. Ses propres *Dictées* (*al-Amâli*) furent également étudiées par les apprentis secrétaires andalous pendant plusieurs siècles.

À l'époque de la domination d'al-Mansûr, le chambellan qui mit sous tutelle le calife enfant Hishâm II, de 976-978 à 1002, on assiste à la promotion d'une nouvelle classe de *kuttâb*, moins liés à la famille omeyyade et aux élites politiques traditionnelles, issue plutôt de la petite fonction publique. Ces nouveaux venus sont très liés à al-Mansûr auquel ils doivent tout. Cela n'aboutit cependant pas à une baisse de la qualité de la production épistolaire ; bien au contraire, on voit persister cette culture exigeante, fruit d'une formation longue et ardue. Celle-ci nécessite une excellente connaissance de la poésie et de la prose classiques, mais aussi de vraies qualités d'adaptation de l'écriture afin de maîtriser différents styles et d'être capable d'utiliser des registres distincts selon les destinataires. Le *kâtib* doit savoir rédiger des lettres emplies de dévotion, mais être tout autant à l'aise dans les joutes littéraires des *munya*, les villas d'agrément, lors des improvisations poétiques, où il faut être expert en poésie bachique et célébrer à l'envi le vin, les femmes et les éphèbes. Maîtriser tous les codes de la culture dominante est un sûr moyen d'ascension sociale.

120

Dès 1009, commence une longue guerre civile, la *fitna*, qui voit pendant près de vingt ans les différentes composantes de la société andalouse, notamment Berbères, Arabes et Esclavons, se déchirer et arracher les derniers lambeaux du pouvoir omeyyade ; l'unité du territoire a fait long feu. Cordoue, assiégée pendant trois ans par des troupes berbères, est ruinée tandis que les provinces se rendent indépendantes et que les souverains chrétiens du Nord font une entrée remarquée sur la scène andalouse en devenant plus d'une fois les arbitres des conflits entre musulmans. En 1031, le califat est aboli ; al-Andalus est démembrée en une trentaine de principautés, les Taïfas, dont l'étendue et la pérennité dépendent d'un rapport de forces sans cesse fluctuant.

Les *kuttâb*, qui deviennent de véritables « cautions idéologiques » selon Pierre Guichard¹¹, mettent d'abord leurs compétences au service des différents candidats au trône califal, puis à celui des rois des Taïfas. La multiplication des cours décuple alors le nombre des employeurs potentiels, lesquels, en recherche de légitimité, emploient massivement les *kuttâb* à leur service. Le rôle de ces derniers s'accroît, d'autant qu'ils ont souvent une grande familiarité avec les nouveaux souverains, anciens fonctionnaires militaires, ou gouverneurs de province, qu'ils ont côtoyé lorsqu'ils servaient côte à côte les chambellans amirides¹².

10 Cité par Bruna Soravia, *Les Royaumes de Taïfas*, op. cit., p. 238.

11 *Ibid.*, p. 235.

12 Al-Mansûr puis, successivement, ses deux fils.

Ce sont même parfois d'anciens *kuttâb* qui parviennent au pouvoir ; c'est le cas par exemple des Banû Djawhar à Cordoue. Ils sont autant habilités à gouverner que les anciens fonctionnaires militaires, d'autant qu'ils sont rarement de simples scribes : beaucoup ont participé aux opérations militaires à l'époque du califat et de la domination amiride, en raison notamment de leur importance dans le fonctionnement de l'armée. C'est moins le cas à l'époque des Taïfas.

Précisons que quelques célèbres *kuttâb*, très rares, ne sont pas musulmans, comme le *kâtib* juif Samuel ibn Nagrallah, qui fut vizir des princes de Grenade dans la première moitié du XI^e siècle ; c'est un des chapitres de la longue histoire des *dhimmi* dans l'administration des États musulmans. Eux aussi maîtrisent à un très haut niveau la langue et les traditions arabes. C'est un savoir, une culture en partie indépendante des sciences religieuses. Il faut bien sûr connaître les grandes références de l'Islam, mais c'est un type de références parmi d'autres et tous les savants juifs excellent à les maîtriser.

Compte tenu du produit luxueux que sont les *kuttâb*, les plus doués étaient très recherchés par des souverains qui se livraient à une véritable compétition pour les embaucher. À charge ensuite pour ces lettrés courtisans de chanter leurs nouveaux maîtres et de soutenir leurs prétentions politiques, « les représentant par un jeu d'allusions, de métaphores et d'analogies où rien n'était dit clairement, mais où tout pouvait être interprété dans le sens d'une investiture légitime d'un pouvoir exercé de droit¹³ ». Les *kuttâb* devinrent alors maîtres ès allusions, faisant par exemple comme si rien n'avait changé, comme s'ils écrivaient au nom de califes alors que leurs souverains sont maîtres d'une bourgade. Dans le cas qui nous occupe, les allusions sont comme un filtre. Leur abus finit par aboutir à une forme de maniérisme, rendant certains passages totalement obscurs. C'est en partie aggravé lorsqu'est employée la prose rimée. Les lettres sont encore plus complexes et alambiquées lorsqu'elles sont échangées entre souverains, afin de montrer que l'on a un *kâtib* de qualité ; elles sont parfois bien plus sobres, notamment lorsqu'il s'agit d'ordres à des inférieurs et qu'il faut en être compris !

Il s'agit le plus souvent de morceaux de bravoure dont on conserve la mémoire afin qu'ils servent de modèles. Ces lettres, parmi les plus notables, sont rassemblées dans des recueils d'épîtres, appelés *Dîwân al-rasâ'il*. Ainsi conservées, elles sont plus que des lettres ; elles s'affranchissent même du contexte qui a vu leur composition, pour faire œuvre ; réunies alors qu'elles traitent de sujets différents liés à l'actualité, elles deviennent au sein de ces ouvrages les multiples facettes du talent d'un auteur, les preuves de sa capacité à maîtriser à la perfection l'arabe. C'est ainsi qu'il nous est souvent possible de les attribuer à tel ou tel *kâtib*. Ces ouvrages étaient de plus conservés afin de

13 Bruna Soravia, *Les Royaumes de Taïfas*, op. cit., p. 245.

former les futurs *kuttâb*, afin de donner à voir aux étudiants des modèles de composition. C'est le cas de notre lettre almoravide ; à la fin du texte figure une mention, postérieure à l'écriture de la lettre, mais néanmoins rajoutée au Moyen Âge, précisant que son auteur est le célèbre Abû Abd Allâh b. Abî al-Khisâl, al-katîb, al-faqîh, al-adîb. Cette « note de bas de page » est destinée à souligner l'importance de la référence.

Le XI^e siècle andalou fait figure, tant pour les contemporains que pour les historiens, d'apogée culturel, en raison notamment de la multiplication des cours princières. Ces petits royaumes ont été les creusets de la civilisation arabo-musulmane d'Espagne et ont permis l'avènement d'une identité andalouse. Néanmoins, c'est un temps également perçu comme étant celui de l'affaiblissement politique d'al-Andalus. La disparition du califat, la partition d'al-Andalus et les débuts de la *Reconquista* chrétienne ont profondément bouleversé la donne. Les *mulûk al-Tawâ'if*, les royaumes de la partition, fils légitimes de la *fitna*, passent leur temps à guerroyer les uns contre les autres pour assurer leur survie, et pour consolider des légitimités souvent chancelantes¹⁴.

122

La carte des Taïfas se simplifie tout au long du XI^e siècle et seules les plus puissantes de ces principautés survivent, en absorbant les plus faibles de leurs voisines. C'est ainsi que les Taïfas de Séville, de Saragosse, de Tolède et de Grenade dominent assez rapidement le paysage andalou. Profitant de la division politique d'al-Andalus se profile, de plus, un nouvel et terrible adversaire : Alphonse VI de Castille (1065/72-1109). En ce début de la *Reconquista* chrétienne, le rapport de forces, jusque-là favorable à al-Andalus, s'inverse. Alphonse oblige les princes musulmans à lui payer des tributs, les parias, pour prix de sa neutralité ou de son intervention dans leurs conflits. Les souverains andalous pressurent leurs sujets pour pouvoir payer ces tributs aux souverains chrétiens, et partant, financent eux-mêmes la *Reconquista* qui les menace ; ce qui, en retour, contribue à accroître leur impopularité auprès de leur propre opinion, laquelle les accuse de multiplier les impôts illégaux et pourtant d'être impuissants à endiguer l'avancée chrétienne. Les mémoires du souverain grenadin 'Abd Allâh b. Zîrî s'en font l'écho.

La prise de Tolède par Alphonse VI en 1085 constitue le premier grand tournant de la *Reconquista*. C'est, selon un mot du temps, un coup de tonnerre dans le ciel andalou ; le symbole est fort dans le camp musulman comme chrétien dans la mesure où Tolède avait été la capitale des souverains wisigoths, ceux-là mêmes qui avaient perdu l'Espagne en 711. La faiblesse des princes andalous repose en partie sur l'impossibilité dans laquelle ils sont de trouver des combattants. Leurs prédécesseurs, Omeyyades et Amirides, recrutaient des

14 Rappelons qu'en Islam, la seule autorité politique légitime est celle du calife.

mercenaires dans les zones « barbares », non civilisées, c'est-à-dire l'Espagne chrétienne et le Maghreb¹⁵. Or ces deux sources d'approvisionnement se sont tariées : au nord de la Péninsule, les hommes se battent désormais aux côtés d'Alphonse ou du roi de Navarre. Au Maghreb, la situation a considérablement évolué avec les débuts de la prédication almoravide. Celle-ci est animée par les Lamtuna, grands nomades chameliers du Sahara occidental, qui ont réussi à fédérer une partie des tribus berbères. Leur légitimité repose sur la défense militaire du sunnisme malikite. Ces hommes, portés par leur prédication et leur ardeur guerrière, sont devenus en quelques années les maîtres du centre et de l'ouest du Maghreb. Ils ont fondé Marrakech en 1070 et leur territoire s'étend jusqu'à Alger, conquise en 1083.

Les princes des Taïfas sont aux abois ; convaincus qu'ils n'ont pas le choix, ils oublient un temps leurs désaccords et appellent les Almoravides. Leur chef, Yûsuf ibn Tâshfin, débarque en al-Andalus en juillet 1086, à la tête de forts contingents berbères, et le 23 octobre 1086, Almoravides et Andalous remportent contre Alphonse VI de Castille la grande victoire de Zallâqa, Sagragas pour les chrétiens (près de Badajoz). Ils sont cependant impuissants à reprendre Tolède.

Les Almoravides repartent ensuite au Maghreb, puis reviennent, à l'appel des populations andalouses, inquiètes devant les éternelles divisions de leurs princes. En 1090, Yûsuf ibn Tâshfin lance une consultation juridique, une *fatwa*, laquelle déclare qu'il faut que les Almoravides deviennent les maîtres définitifs d'al-Andalus. Yûsuf ibn Tâshfin entame une campagne militaire en 1090. Séville tombe en 1091. En 1110, après la prise de Saragosse, seul État musulman qui avait conservé un temps son indépendance, les Almoravides sont maîtres de tout al-Andalus, à l'exception d'un petit royaume indépendant aux Baléares. Ils placent des gouverneurs dans les anciennes capitales des Taïfas. Al-Andalus est désormais solidement rattachée au Maghreb et régénérée dans sa résistance aux visées chrétiennes. Yûsuf ibn Tâshfin prend en 1098 le titre nouveau d'*amîr al-muslimîn* (« émir des musulmans »)¹⁶ et reconnaît la suzeraineté du calife abbasside de Bagdad. Il s'appuie pour gouverner sur une élite andalouse formée de juges et de juristes, mais aussi de *kuttâb*.

Pour cette élite secrétariale, l'arrivée des Almoravides change en partie la donne. La nécessité de collaborer avec les nouveaux maîtres afin de conserver honneurs

15 Al-Andalus est souvent présentée par les sources géographiques comme une île arabe entre Chrétienté et Maghreb.

16 Ce titre signifiait la supériorité du souverain almoravide sur les émirs et roitelets andalous ou maghrébins sans toutefois concurrencer trop ouvertement le titre califal d'émir des Croyants, réservé alors au souverain abbasside de Bagdad. Remettre en cause cette suzeraineté eut été en contradiction avec la doctrine sunnite prônée par les Almoravides.

et richesses rencontre l'exigence des Almoravides de s'entourer de tels hommes pour conforter leur légitimité. C'est un peu un couple contre-nature, mais assez complémentaire que celui que forment les *kuttâb* et les guerriers berbères, une sorte de mariage de raison qui tient tant que les intérêts de l'une et de l'autre des parties sont ménagés. Les *kuttâb* apportent la caution de leur art à des souverains qui – au moins pour le premier d'entre eux – ne parlent pas l'arabe. Le processus n'est pas strictement andalou tant il est vrai que la fin du XI^e siècle correspond à ce que l'on appelle l'intrusion des peuples nouveaux dans le monde islamique : Turcs seljukides à l'est et Berbères à l'ouest n'ont pas la légitimité historique et religieuse des Arabes et des Persans. Turcs comme Berbères fondent alors leur pouvoir sur la défense armée du sunnisme, essentiellement contre le shiisme (incarné en partie par le califat fatimide du Caire). Les uns comme les autres ont, du moins lors de la première génération, bien du mal à maîtriser la culture, mais aussi la langue arabe. C'est ce qui rend nécessaire leur alliance avec les élites traditionnelles que représentent notamment en al-Andalus les *kuttâb*, qui sont parfois aussi juristes, c'est-à-dire spécialistes du *fiqh*, le droit coranique. Ce mariage de raison, entre bédouins et tenants de la culture urbaine la plus raffinée, selon les critères définis par Ibn Khaldûn, est rendu nécessaire en al-Andalus par les avancées de la *Reconquista* chrétienne.

Le principe dynastique s'imposa à la deuxième génération et le fils de Yûsuf ibn Tâshfin, Alî, lui succède à sa mort en 1106. Alî, fils d'une esclave chrétienne de grande beauté, naît à Ceuta et bénéficie d'une éducation andalouse. Son règne, qui se prolonge jusqu'en 1143, correspond à l'apogée du pouvoir almoravide et à l'avènement d'une civilisation « hispano-mauresque » où le détroit de Gibraltar n'était plus une frontière. Renforcé par l'adhésion d'une partie de la population andalouse et surtout par le soutien des hommes de sciences, le pouvoir almoravide doit principalement sa légitimité à la défense de l'Islam, et plus particulièrement du sunnisme malikite.

C'est une brillante période que celle de la domination de l'Espagne par les Almoravides ; seule cependant la poursuite du *jihad* peut procurer aux Almoravides la légitimité dont ils ont besoin pour se maintenir au pouvoir. Dans le camp adverse, c'est en réponse à la reprise de Valence par les musulmans que la croisade est officiellement prêchée en Espagne en 1102. À partir des années 1110 cependant, l'armée almoravide subit des revers militaires : le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, prend Saragosse en 1118 et effectue une humiliante promenade militaire au cœur même d'al-Andalus en 1125-1126. Sur le front castillan, l'activité guerrière est intense au sud du Tage. À partir de 1139 se détache le front portugais.

Les contestations se font jour au sein de l'opinion andalouse comme en témoignent la révolte de Cordoue en 1121 et les soulèvements soufis en

Algarve en 1141. Soucieux de conserver une légitimité religieuse, l'émir Alí se crispe sur la défense d'un malikisme sclérosant, mais ses alliés naturels, les ulémas, le lâchent et dénoncent son impuissance à défendre l'Islam ; au même moment commence au Maghreb la prédication des Almohades, qui appelle à une réforme radicale. C'est dans ce contexte extrêmement tendu, hostile à la domination berbère, que nos deux *kuttâb* de la chancellerie almoravide, véritables célébrités en leur temps, écrivent cette lettre. En théorie, elle est écrite au nom du souverain almoravide et elle est destinée à blâmer le *jund*, l'armée de Valence, qui a multiplié les défaites face au roi d'Aragon. Il n'est nul besoin de lire entre les lignes pour comprendre que les critiques s'adressent en réalité au pouvoir almoravide dans sa globalité. Elles sont parfois très explicites, notamment lorsque les *kuttâb* andalous écrivent :

Nous aimerions connaître la raison qui vous a poussés à vous ceindre de sabres indiens, à brandir des lances dures et solides, à enfourcher des purs-sangs si rapides à la course, et à vous emparer d'un territoire si vaste, séjournant hors de vos tribus, bondissant sur vos ennemis, qui vous payaient tribut, et que vous écrasiez de votre morgue, alors que tout, en vous, leur était étranger : votre apparence, votre comportement et votre langue, et qu'ils firent de vous les esclaves du bâton. Vous n'êtes pourtant rien d'autre qu'un groupuscule dénué de toute utilité, mais qui prospère cependant sur leur dos. Quelle étrange négligence de la part, tant de vos jouvenceaux que de celle de vos hommes mûrs, qui se repaissent des fruits de ce pays, mais n'en supportent pas les rigueurs guerrières !

La colère fait oublier aux deux frères la prudence la plus élémentaire ; ils fanfaronnent même lorsqu'ils écrivent les phrases suivantes :

Vous avez dénigré notre pouvoir, et avez œuvré à son démantèlement, et n'était la présence parmi nous de vos parents, nous vous aurions prestement renvoyés à votre désert, et aurions purifié la Péninsule de votre transpiration, non sans vous avoir auparavant administré moult châtements, et vous avoir interdit de vous voiler le visage ; car vos turbans dissimulent votre ignominie, et la fermeté que vous affichez cache en réalité votre impuissance et votre déroute.

Nos *kuttâb*, pas plus que les Andalous dont ils se font les hérauts, ne sont capables de mettre dehors les Almoravides. Lorsque l'émir Alí prit connaissance de cette lettre – et lui contrairement à son père, connaissait parfaitement l'arabe –, il entra alors dans une colère terrible ; Abû Marwan b. Abî al-Khîsal fut disgracié et il mourut à Marrakech, mais on ne sait pas combien de temps plus tard et dans quelles circonstances ; son frère, Abu Abd Allah (né en 465 H, 1072/73) implora en revanche le pardon de l'émir almoravide et réussit à l'obtenir ; il faut dire qu'il était alors le *katîb* le plus réputé de la chancellerie

almoravide, et qu'il était préférable de l'avoir avec soi que contre soi. Il avait alors environ 65 ans et était l'ami de la plupart des lettrés andalous, notamment du célèbre *cadi* Abû-l-Walib ibn Rushd, le grand-père d'Averroès. Il mourut à l'issue d'une très longue vie en 1146, assassiné à Cordoue par un groupe de Berbères qui, nous dit Ibn al-Khatîb (grand auteur grenadin du XIV^e siècle), « le tuèrent à cause de la beauté de ses vêtements, alors qu'ils ne le connaissaient pas¹⁷ ».

À cette date, l'empire almoravide est sur le point de disparaître ; et ce n'est pas la *Reconquista* chrétienne qui lui porte le coup de grâce, mais un mouvement réformateur qui se développe à quelques kilomètres seulement de Marrakech, la prédication des Almohades ; en 1147, ces guerriers berbères fondent sur la capitale almoravide, prennent la ville et tuent le dernier émir almoravide, un enfant. Tout aussi berbère et peu arabisée que l'étaient les Almoravides en leurs débuts, cette nouvelle vague bédouine dut également pactiser avec les grands *kuttâb* andalous, lesquels ne disparaîtront pas même avec la chute de Grenade en 1492, puisque leur art, indissociable de la maîtrise de la langue arabe, se poursuivra au Maghreb des siècles encore.

17 Cité par V. Lagardère, *Les Almoravides*, *op. cit.*, p. 273.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Bruno Dumézil & Laurent Vissière	7

PREMIÈRE PARTIE

AUTHENTIFICATION ET VALIDATION

Les vrais-faux messages diplomatiques mérovingiens	
Bruno Dumézil	19
Lettres autographes, lettres secrètes : le recours à l'autographie épistolaire pour des exigences de discrétion (XI ^e -XII ^e siècles)	
Micol Long	35
La correspondance comme expression de la volonté du sultan ottoman	
Nicolas Vatin	49
La signature dans les lettres du duc de Bourgogne Philippe le Bon	
Jonathan Dumont & Alain Marchandisse	61
Lettres validées, lettres fausses : jeux de pouvoir et correspondance à l'assemblée de Marseille au milieu du XIV ^e siècle	
François Otchakovsky-Laurens	83

DEUXIÈME PARTIE

AUTEURS ET RÉDACTEURS

Quelques réflexions sur le Registre des lettres de Grégoire le Grand	
Bruno Judic	101
Vraie-fausse lettre d'un émir almoravide à ses troupes (1139)	
Emmanuelle Tixier du Mesnil	115
Lettere d'ambasciata e iniziativa personale degli ambasciatori (secc. XIII-XV)	
Paolo Cammarosano	127

Lettres authentiques et relations diplomatiques. L'exemple de la Corse génoise (fin xv ^e -début xvi ^e siècle)	
Vannina Marchi van Cauwelaert.....	137

TROISIÈME PARTIE
AFFABULATIONS

Prosopopée des runes : autour d'un « poème parlant » anglo-saxon	
Alban Gautier.....	159

Lettere false e finte nella letteratura e nella storia	
Paolo Preto.....	175

Quand le diable prend la plume. Une lettre de Lucifer à son lieutenant ès parties d'Occident	
Bertrand Schnerb.....	185

254

« Il est né le maudit enfant... » La naissance de l'Antéchrist d'après une lettre du grand maître de Rhodes (xiv ^e -xviii ^e siècle)	
Laurent Vissière.....	197

Les lettres de 1494 entre Alexandre VI Borgia et Bayezid II : les effets indubitables d'une documentation douteuse	
Giovanni Ricci.....	233

Du genre épistolaire et de sa vérité : conclusions	
François Bougard.....	245

Table des matières.....	253
-------------------------	-----